

LA LÉGENDE MONTOISE

ET LA TÊTE DU DRAGON



ARMI mes souvenirs d'enfance, la visite des musées de la ville, le lundi de la ducasse, est restée l'un de ceux que le temps a le moins altérés. Je me le rappelle comme si c'était hier, et pourtant bien des années ont passé depuis lors ! D'abord le

Musée d'histoire naturelle installé dans les salles de l'étage de « l'Arsenal » au fond de la cour de l'Hôtel-de-Ville (1) ; puis le Musée des Beaux-Arts, au Parc (2), où le portrait de Napoléon I^{er}, par Lefebvre, en uniforme de chasseur de la garde, la poitrine barrée du cordon de la Légion d'honneur, m'initiait aux beautés de la peinture officielle ; ensuite le Musée archéologique. Il tenait dans deux petites chambres, sous les combles, de la Bibliothèque publique. (3) On y voyait dans un voisinage plein d'imprévu les objets les plus divers : le blason, souvenir du concours à la carabine de Vincennes, qui avait valu à un tireur montois, en 1867, le prix d'honneur ; les clefs de la Ville, sur un coussin de velours, dont le symbolisme m'é-

(1) Le Musée d'histoire naturelle est maintenant, rue de Houdain, à l'École des Mines.

(2) Le Musée est transféré actuellement, rue Neuve.

(3) Le Musée d'archéologie se trouve annexé au Musée des Beaux-Arts, rue Neuve.

chappait et qui m'intriguaient beaucoup, me demandant quelles portes elles pouvaient ouvrir; puis, la ceinture de Sainte-Waudru; et pour peu qu'on fût dans ses bonnes grâces, le gardien, un vieux de la vieille, déployait le drapeau des volontaires de 1830, troué par les balles hollandaises, et il contait par le menu « l'af-



Le Drapeau des Volontaires montois en 1830

faire » de la porte de Nimy. Eh bien, j'en fais l'aveu, ni ce récit, ni les objets vénérables et glorieux du Musée archéologique, pas plus que le portrait de Napoléon, ou la girafe et le lion du Musée d'histoire naturelle, ne m'intéressaient comme la tête du dragon. Que voulez-vous, c'est ainsi. Il faut être né à Mons et de parents montois pour comprendre la place que le dragon — depuis la tête jusqu'à la queue — occupe dans la vie de la cité pendant toute une semaine, de la Pentecôte à la Trinité.

La tête, — la seule partie qui nous reste, — était exposée dans la salle de lecture de la Bibliothèque publique; à côté une lithographie de Madou rappelait le combat que la veille, sur la Grand'Place, Saint Georges ou Gilles de Chin, on ne sait plus lequel des deux, avait livré au féroce animal. De longues théories de Montois accompagnés de leurs « Chambourlettes » (1) défilaient devant la tête du monstre. Petits et grands venaient la contempler, les uns avec un plaisir mêlé de crainte, les autres avec l'intérêt attendri s'attachant aux choses connues depuis l'enfance.

Voilà des siècles que cette tête est à Mons. Elle est mentionnée, pour la première fois, en 1409, sous le nom de *teste de serpent* dans l'inventaire des meubles de l'hôtel de Guillaume IV, à Paris. Elle fut, sur les ordres de ce prince, envoyée dans la capitale du Hainaut, pour être déposée à la Trésorerie. Lors de la prise de la ville par Louis XIV, en 1691, les vainqueurs la transportèrent à Lille avec les archives du pays. En exécution du traité de Ryswick (1697), une partie des archives revint à Mons ainsi que la tête, mais les Français gardèrent en souvenir quatre ou cinq dents « d'une grandeur prodigieuse », dit de Boussu, lesquelles furent déposées au cabinet du roi. Les maîtres connétables et confrères de N. D. de Wasmes adressèrent en 1757 une supplique au gouvernement autrichien afin d'obtenir l'autorisation d'exposer la tête du monstre dans leur église. Le conseiller fiscal, après avoir pris l'avis du conseiller trésorier des chartes, conclut au rejet de cette demande. Enfin, en 1802, suivant les instructions du préfet du département de

(1) Chabourlettes ou Chambourlettes, nom donné aux étrangers invités à la ducasse de Mons.

Jemappes, la tête fut transférée de la Trésorerie à la Bibliothèque communale. Aujourd'hui, elle se trouve au Musée des Beaux-Arts et d'Antiquités, à la rue Neuve.

Qu'est-ce que cette tête ? Pour les Montois, il n'y a pas de doute, c'est la tête du dragon vaincu par Gilles de Chin dans les fonds de Wasmes.

Interrogeons les vieilles chroniques ; elles nous apprendront que Gilles était le plus loyal, le plus intrépide et aussi le plus sage d'entre tous les chevaliers du « pays d'Haynau où estoit fleur de chevalerye ». Lorsqu'il fut en âge de porter les armes, il passa les mers, s'en alla en terre sarrasine combattre les infidèles ; par sa force et sa vaillance, il sortit victorieux de périlleuses et étranges aventures. Ecoutez comment Messire Gilles occit « ung serpent ». Tout en chevauchant, « par champs et par laris », il arrive en un « grant val quy est entre Napelouse (près Jérusalem) et Jannin (Jénéen) où le pays estoit moult désert ». Là, il aperçoit « ung serpent grant et horrible qui se combattoit à ung lyon auquel il donnoit fort à faire et l'eüst destruit, se sy tost n'eüst esté secouru. » Messire Gilles baisse la lance sans plus mot dire et courant au monstre « sy féry le serpent droit au travers du corps ; en telle manière que le fer et le fust fit paroir de l'autre part. Au resachier sa lance, le serpent chey mort. Lors Messire Gilles mist piet à terre, sy sacha l'espée hors du feure et trencha la teste du serpent qui estoit grant et horrible. Alors le lyon qui se vey descombré et du tout mis au délivré vint vers Messire Gilles, baissant la teste en soy humiliant, en baliant la queue, se vint coucher aux piez de Messire Gilles en luy faisant signe de grand feste. »



Gilles de Chin, vainqueur du Dragon, par Antoine Bourlard

Après moult exploits prodigieux en contrées lointaines, Gilles de Chin revient au pays natal, se marie et meurt glorieusement en 1137 près de Roucourt en Ostrevant. Il fut inhumé dans le cloître de Saint-Ghislain, abbaye à laquelle il avait fait donation, peu avant sa mort, des biens considérables qu'il possédait à Wasmes.

L'existence héroïque de ce personnage qui s'était acquis un grand renom de vaillance, de bravoure et de piété, fit l'objet d'un long poème composé par Gautier de Tournay au XIII^e siècle, que deux cents ans plus tard, un auteur inconnu transcrivit en prose. Ainsi se précisa et se formula la tradition orale.

La légende poétique du preux chevalier, embellie par les narrateurs, fut de celles qu'on lut à la soirée dans les manoirs, qu'on narra dans les chaumières, et dont le souvenir se garda et se transmit dans les familles. L'imagination populaire s'en empara, et avec cette facilité d'adaptation qui lui est propre, elle la transporta de Terre Sainte en Hainaut ; Wasmes et ses « fonds » marécageux deviennent le théâtre des exploits du héros. C'est en ces lieux qu'habite un monstre répandant la terreur et dont Gilles a juré de débarrasser la contrée. Après avoir prié la Vierge, il part, armé de pied en cap, monté sur son palefroi, se rend au repaire du dragon, l'attaque, le tue et délivre la « pucelette » que la bête effroyable tenait captive dans sa tanière.

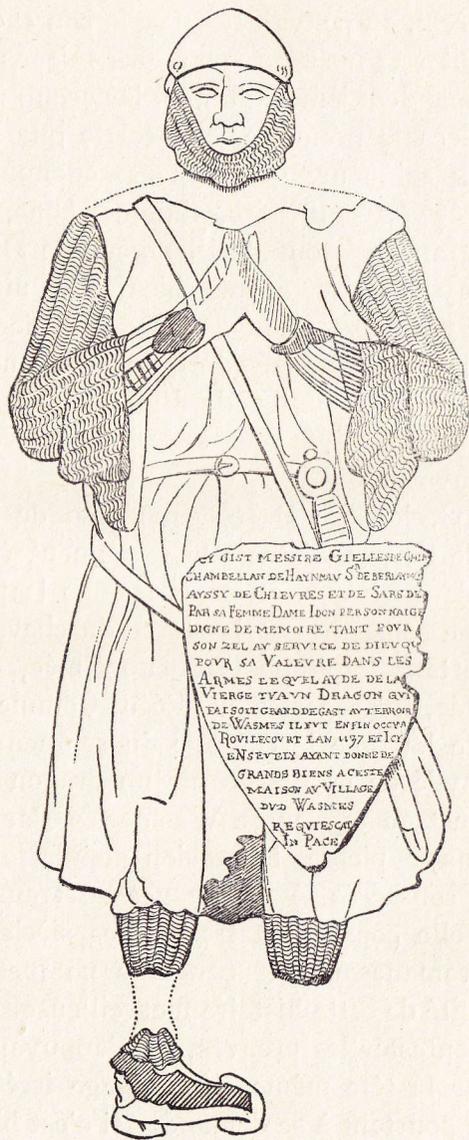
Vous le voyez, un vrai roman d'Amadis de Gaule qui aurait fait les délices de don Quichotte, et auquel il ne manque pour être complet que le dénouement : le mariage du vainqueur et de la gente damoiselle, princesse belle comme le jour, fille d'un monarque puissant régnant sur un vaste empire.

On suit les transformations de la légende dans les épitaphes successives consacrées au seigneur de Chin. Sur la pierre sépulcrale primitive, qui existait encore au XVI^e siècle, on pouvait lire que le bon chevalier tua un « gayant ». Plus tard, pour des raisons que nous ignorons, une deuxième épitaphe, beaucoup plus explicite, remplaça la première, elle relate que le « noble et vertueux seigneur, grandement renommé pour sa vaillantise et vertu militaire, aimé des bons, craint des mauvais, grand zéléteur de l'honneur de Dieu et service d'iceluy, a entre autres bienfaits mémorables, occis de ses propres mains, aidé de la vierge Marie, mère de Dieu, un monstre admirable et de merveilleuse grandeur, ayant la similitude d'un dragon, lequel faisait lors grand dégât en la ville de Wasmes et lieux circonvoisins. »

En 1708, lors de la reconstruction de l'église de l'abbaye de Saint-Ghislain, le monument funèbre fut descendu dans un caveau, mais comme la place manquait, on ne conserva que la statue du chevalier armé, la base portant l'épitaphe fut supprimée, et celle-ci, très écourtée, fut reportée sur l'écu. Comme les précédentes, elle louange le courage du seigneur de Chin, lequel, « aydé de la Vierge tua un dragon qui faisoit grand dégast au terroir de Wasmes. » Par ces textes gravés dans la pierre, la version populaire est solennellement consacrée. La croyance se transmet et se perpétue, elle conserve à travers les siècles sa grâce naïve et romanesque, et personne ne met en doute l'authenticité de cette histoire merveilleuse.

Sans contester les preuves, en s'appuyant sur celle donnée par la tête même, témoignage irréfutable, on commence pourtant à se demander si c'est bien un dragon que Gilles de Chin a combattu dans les marais de

Wasmes. Pour les uns, en douter serait presque une hérésie ; pour les autres, la chose n'est pas aussi certaine.



Tombeau de Gilles de Chin (Musée communal de Mons)

L'abbé Hossart compare la tête à celle d'un cheval quant à la forme et à celle d'un poisson pour ce qui est des narines et de la couleur. Nonobstant, il est porté à penser qu'elle appartient à un hippopotame, ou cheval de rivière, « monstre affreux », et il ajoute que le voisinage de la Haine rend cette opinion très plausible. D'après Amand, c'est un animal d'une espèce inconnue ; ce n'est ni un crocodile, ni un requin, comme d'aucuns le prétendent, car la gueule est armée d'une triple denture ! Au commencement du siècle dernier, Hoverlant s'évertue à prouver que la bête de Wasmes est bien un dragon. Pour défendre cette thèse, il a recours aux arguments les plus bizarres. Avec une érudition digne d'une meilleure cause, il cite une foule d'auteurs, énumère complaisamment toutes les histoires d'animaux extraordinaires : le crapaud géant et le lézard de Saint-Bertin à Saint-Omer, la bête féroce de Solesmes, près Cambrai, vue pour la dernière fois en 1803, la célèbre tarasque de Tarascon, etc., etc. Son argument de prédilection lui est fourni par le dragon ailé, figurant dans les collections du naturaliste voyageur Albert Séba, à Leyde ; il le compare au dragon de Wasmes, bête inconnue, très rare et *métis*, ajoutait-il, se rappelant probablement qu'Aldrovande décrit un dragon né d'un aigle et d'une louve.

Le Mayeur, l'auteur du poème *La Gloire belgeque*, croit à un animal étranger, peut-être un crocodile, qui ayant été poussé sur nos côtes par une tempête marine, aurait gagné l'Escaut et ensuite la Haine, qui s'y jette à Condé, pour arriver enfin dans les marais de Saint-Ghislain et les fonds de Wasmes.

Quant aux naturalistes, ils diront que la fameuse tête est celle d'un crocodile, le *Champses* des Égypt-

tiens, autrefois très abondant dans le Nil et ses affluents, et que les auteurs anciens ont aussi observé en Palestine. Les érudits se demandent si cette tête de crocodile ne serait pas le trophée de chasse d'un croisé, peut-être de Gilles de Chin lui-même qui prit part à la Croisade ?



La Tête dite du Dragon

A ces savantes dissertations, combien nous préférons le *Cantique spirituel en forme de complainte* du facétieux Delmotte racontant aux Montois l'histoire

De Gilles de Chin et du dragon,
Tonton, tontaine, tonton
Et cette éclatante victoire
Que nous retrace le lum'çon
Tonton, tontaine, tonton.

Au moins, c'est clair et précis, et après cette joyeuse fanfare

Tonton, tontaine, tonton.

il semblait que tout fût dit. Hélas ! il n'en fut rien. Après les zoologistes ce fut le tour des historiens, grands démolisseurs de légendes. Récits mensongers, fictions que tout cela, affirment-ils, et, sans respect d'une tradition plusieurs fois séculaire, effaçant d'un trait de plume les épitaphes pompeuses composées par

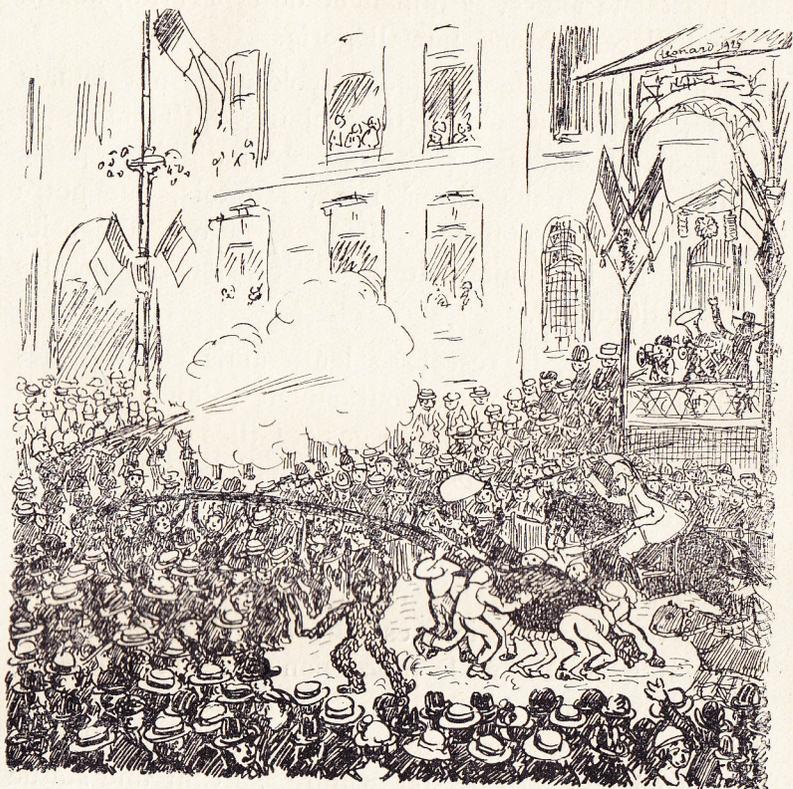
les moines de Saint-Ghislain, ils enlèvent au preux si vanté la plus belle plume de son panache et déclarent que le dragon n'est qu'un symbole et le lumeçon représenté chaque année, le dimanche de la Trinité, sur la Grand'Place de Mons, une allégorie.

Qu'on ait prétendu que Napoléon I^{er} n'a jamais existé, que c'est un mythe solaire, qu'Homère et Shakespaere sont des personnages imaginaires, passe encore ; mais nous dire à nous, Montois, que notre dragon est un symbole et le lumeçon une allégorie, autant nier la lumière du soleil et la succession des jours et des nuits.

Appelant à la rescousse leurs amis et alliés les archivistes, les historiens soutiennent qu'une confusion s'est établie entre Saint Georges et Gilles de Chin, que dans l'esprit du peuple la personnalité de l'un s'est substituée à celle de l'autre.

Vers 1380, Guillaume de Bavière institua à Mons une confrérie sous l'invocation de saint Georges, patron de la chevalerie. Les chevaliers de la noble confrérie figuraient dans la procession de la Trinité et ils étaient précédés de tout un cortège représentant le triomphe de leur saint patron. On voyait saint Georges armé et revêtu de son armure, suivant une statue de la Vierge, que le peuple appela la « poupée » ; et à sa suite un dragon, emblème de l'esprit du mal et de l'hérésie, tenu en laisse par une jeune fille, la pucelette, incarnation de la pureté et de l'innocence. Arrivé sur la Grand'Place, en face de la chapelle, placée sous son vocable, saint Georges tournoyait (faisait le lumeçon) pour la défense de la foi, livrait bataille au dragon qui bientôt succombait sous ses coups, à la grande joie de la foule des spectateurs, pendant que la musique jouait

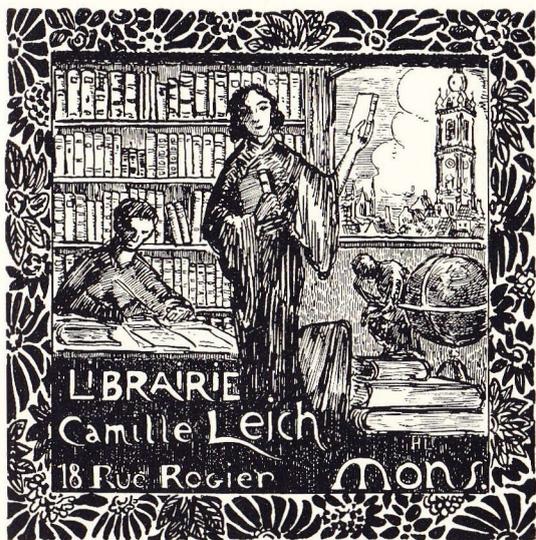
le « Doudou », marche guerrière des anciennes compagnies militaires de la ville.



Le Combat du Lumeçon

On conçoit qu'à cette époque religieuse et belliqueuse, ce spectacle eut une grande vogue. Mais le peuple n'en comprit pas le sens allégorique, il se plut à voir dans le lumeçon ou le jeu de Monseigneur saint-Georges, la représentation de la victoire que jadis son héros préféré Gilles de Chin avait remportée, non loin de la ville, sur le dragon de Wasmes.

Mais que nous fait la vérité historique? Fiction ou vérité. Gilles de Chin ou saint Georges, que nous importe! Aux sons du *Doudou* que là haut joue le carillon du château, que les Montois chantèrent à Liège et à l'Yser, comme leurs ancêtres l'avaient chanté en Égypte, au pied des Pyramides, et à Berlin, en 1806, lorsque Napoléon I^{er} y fit son entrée triomphale à la tête de ses troupes victorieuses, notre cœur s'émeut et s'attendrit, un long passé s'éveille, fait de joies et de peines, se confondant en un sentiment très tendre et très doux; c'est la voix de la cité qui parle à ses enfants.



E. HUBLARD

Mons

dans le

Passé

et dans le

Présent

Prix :

10 Frs



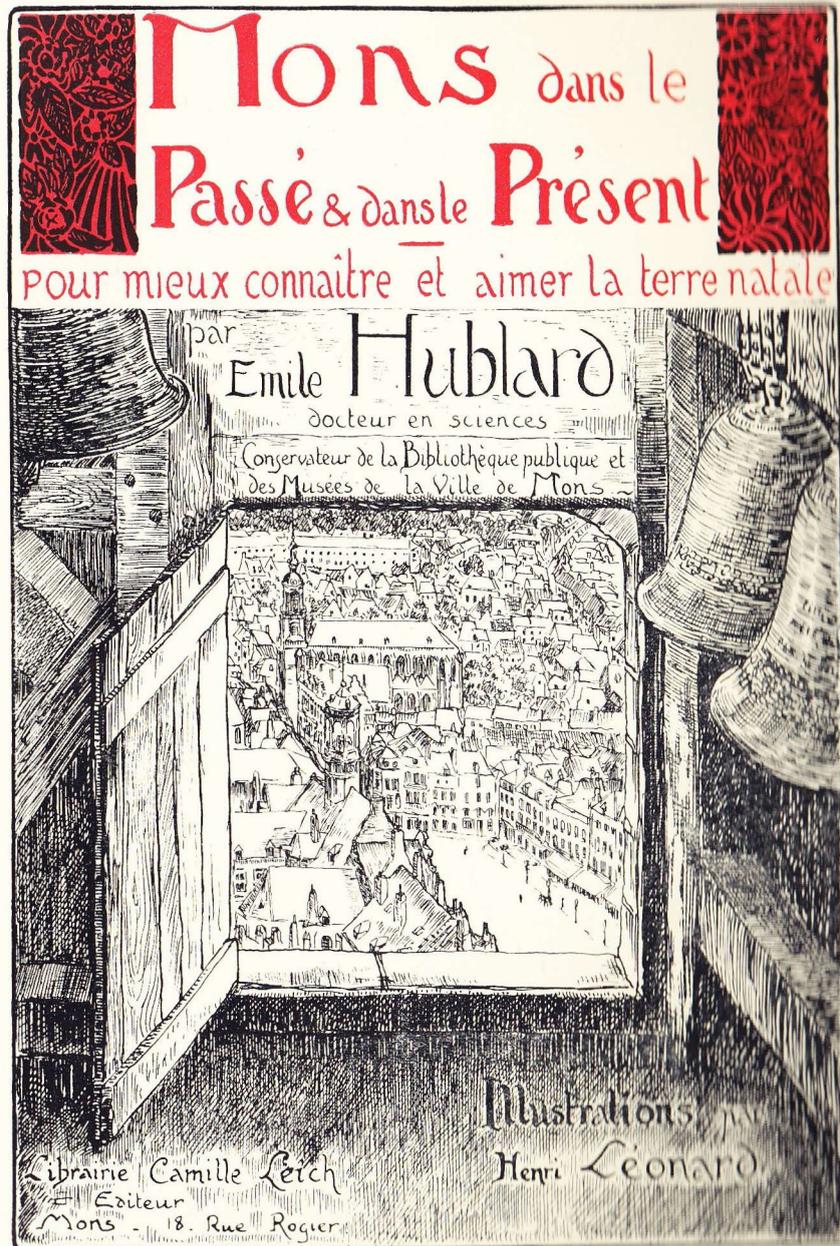
MONS

G. Leich

ÉDITEUR

18,

R. Rogier



MONS JADIS & AUJOURD'HUI

Pour mieux connaître &
aimer la terre natale :-

PAR

EMILE HUBLARD

Docteur en Sciences Naturelles
Bibliothécaire de la Ville de Mons

ILLUSTRATIONS de Henri LEONARD



MONS

Librairie LEICH, rue Rogier, 18